

**J**E ne cherche pas, quant à moi, à minimiser la part de la volonté dans l'acte de Foi. Je ne me suis jamais dissimulé à moi-même ce désir de Dieu, ce besoin de Dieu, cet amour de Dieu qui, bien plus que la peur, seraient capables d'enfanter Dieu. J'en ai toujours été si persuadé (et comment ne l'eussé-je pas été, me connaissant moi-même ?) que j'ai toujours été sur mes gardes : je n'aurais pas cédé au seul appel intérieur si rien au dehors n'y avait répondu. Mais enfin il s'est passé quelque chose dans l'Histoire. On a beau dire : le fait du Christ peut être appelé « mythe », cela ne constitue pas une réponse.

Ma foi s'appuie sur un fait qui, pour

tant d'autres, aura été la pierre d'achoppement. La critique historique à laquelle je n'ai pas été indifférent, et qui pratiquée à mon niveau, mais avec passion, n'aura pas détruit pour moi son objet, m'a rendu plus proche le texte évangélique et les Epîtres. Plus j'étais sensible à certaines suggestions et à certaines conjectures de Renan, de Strauss ou de Loisy, et plus passionnément j'y réagissais. Il y a eu toujours en moi, même aux heures les plus troubles et dans la plus grande obscurité, un attachement, une tendresse, il faut le dire puisque c'est vrai, un amour pour tout ce qui est attesté dans chacun des versets sacrés. Et cette passion, car c'en est une, transcendait toute certitude rationnelle.

D'où vient cet amour, cette grâce ? Et pourquoi tous ne l'ont-ils pas reçue ? Mais qu'en savons-nous ? Et que savons-nous de la grâce départie à chacun sous bien des déguisements, et qui a été refusée ou acceptée dans une mesure que Dieu seul connaît ?

Cette aventure personnelle, ce salut individuel, cette histoire entre chacun des humains innombrables et l'Être infini, et qui a fait hausser tant d'épaules, et qui a suscité tant de railleries parmi les Scribes de toutes les époques, cette impossibilité, cette absurdité, est devenue paradoxalement une de mes raisons de croire et peut-être l'une des plus efficaces. Dans un des romans de *l'Histoire contemporaine* d'Anatole France, M. Bergeret se moque de je ne sais quelle bonne femme de la ville qui tient beaucoup à être immortelle et qui croit qu'elle l'est. M. Bergeret trouve cette prétention comique. Mon confrère Jules Romains se réjouit beaucoup lui aussi de ce que sa concierge aspire à ne mourir jamais. Que chaque créature humaine depuis qu'un homme pensant a regardé le ciel ait été, de quelque manière que ce fût, en rapport avec le Dieu inconnu, ces myriades et ces myriades d'histoires particulières dont cha-

cune engagerait l'infini, cette impensable folie, je voudrais cerner en moi le point où elle devient génératrice de certitude et d'espérance.

Un miracle que nous ne voyons même plus tellement il est commun, c'est qu'aucun visage humain, autant qu'il en existe et qu'il en ait existé, n'en reproduit un autre. Ce n'est jamais, en dépit de la comparaison habituelle, une goutte d'eau pareille à une goutte d'eau. Entre tous les Noirs, entre tous les Jaunes sans nombre qui se confondent pour nous, il ne s'en trouverait pas un seul que sa mère ou que ses frères ou que ses amis ne reconnaîtraient, ne distingueraient de milliers et de millions d'autres. Il ne se trouve pas deux visages semblables dans la nature. Il n'y a pas un seul vivant qui reproduise exactement et trait pour trait l'un des milliards de visages qui nous ont précédés. Un être humain est tiré à un exemplaire unique et jamais reproduit depuis que le monde est monde. Ce caractère singulier, irremplaçable de la

plus humble créature humaine et qui est un fait, une évidence, et qui nous empêche de confondre les gens entre eux, et qui nous les fait reconnaître au milieu de la foule, et même ceux du passé pour peu que leurs traits aient été reproduits (je reconnaîtrais Pascal ou Rimbaud s'ils entraient dans cette chambre), ce caractère singulier m'aide à comprendre que chacun puisse être le héros de ce drame du salut dont l'éternité est l'enjeu. Et que l'Être infini s'y prête avec chaque grain de cette poussière de créatures qui s'élève et qui retombe à la surface d'une planète, elle-même grain de poussière dans le cosmos, ce qui m'aide à le croire, ce qui m'en rend même la croyance facile et habituelle, c'est la pratique de la communion, c'est l'Eucharistie.

Chacun des communiants, dans le monde entier, a part au corps du Christ, il reçoit le Christ. Chacun des innombrables fidèles de cette messe de Pâques à laquelle j'assistais ce matin regagnait sa place les yeux fermés, les mains jointes, chacun débordant de

Dieu, chacun seul avec son Créateur et Lui était tout à tous, et cela partout dans le monde le jour et la nuit de Pâques : le Christ était réellement vivant dans chaque âme vivante. Pour l'Être infini, c'est dans un présent éternel que ces myriades et que ces myriades d'âmes jusqu'à la fin des temps sont là suspendues et comme condensées autour de ce petit morceau de pain vivant.

Oui, il est étrange que l'Eucharistie qui constitue dans le mystère chrétien ce qui défie le plus la raison, m'aide à croire, me rende facile la foi à ce Dieu qui se réduit aux proportions du dernier d'entre les hommes et de la plus pauvre femme et jusqu'à se donner à eux s'ils Le désirent en nourriture. J'ai l'esprit ainsi fait que je trouve une satisfaction profonde à cet incroyable abaissement de l'Être infini, à cette absorption du créateur par la créature. Que de fois, depuis le 12 mai 1896 où je faisais une bonne première communion, j'aurai répété avec émerveillement les paroles du cantique de Gounod chanté ce

matin-là : « *Jusqu'à moi vous pouvez descendre, humilité de mon Sauveur !* »

Rien qui me soit moins naturel que le mouvement qui porte le Père Teilhard de Chardin à élargir le Christ aux dimensions du cosmos. Non que je m'en scandalise, car le Père répond par là à une exigence du monde moderne et il en aura aidé beaucoup, en cet âge atomique, à garder la Foi. Mais moi, j'appartiens à une autre race d'esprits. Le mystère adorable à mes yeux est que le Créateur se réduise aux proportions de chaque créature en particulier et dont la moindre, parce qu'elle est pensante, souffrante, l'emporte infiniment sur le cosmos aveugle, sourd et sans pensée. Je ne vois pas ce que les connaissances acquises par ces générations ajouterait à ce que Pascal avait dit des deux infinis. Tout Teilhard de Chardin est sinon réfuté d'avance — il n'y a pas lieu de le réfuter — mais ramené aux proportions d'une vue personnelle par le fragment fameux et qu'il ne faut pas craindre de citer une fois encore puisque

aucune vérité plus centrale, plus déterminante que celle-là n'aura été nulle part exprimée en moins de mots, mais si justes, si bien articulés et ordonnés que cette pensée de Pascal m'apparaît comme le point de perfection atteint chez nous par l'écriture et par la pensée. L'extrême à la fois de la profondeur et de la limpidité. L'esprit le moins délié peut entrer dans ce raisonnement qui lui livrera la clé de tout.

« Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et ses royaumes, ne valent pas le moindre des esprits ; car il connaît tout cela, et soi ; et les corps, rien.

Tous les corps ensemble et tous les esprits ensemble et toute leur production ne valent pas le moindre mouvement de charité ; cela est d'un ordre infiniment plus élevé.

De tous les corps ensemble, on ne saurait en faire réussir une petite pensée ; cela est impossible et d'un autre ordre. De tous les corps et esprits, on n'en saurait tirer un mouvement de vraie charité ; cela est impossible, et d'un ordre surnaturel. »

Je me sens ici dans la lumière, et même en pleine lumière. Je ne me crois pas, tout chrétien que je suis, condamné aux ténèbres plus qu'un autre homme, bien que les chrétiens passent pour s'accommoder de mystères qui confondent la raison. A ce sujet, quelle est ma vraie pensée ?